

artiste, prend pour modèle, confiant dans sa fortune et dans la protection des saints.

C'était à Samarkande que les conjurés devaient se réunir : « Dans les tribus, deux mille hommes étaient prêts à me suivre dès que je lèverais à Samarkande l'étendard de ma fortune ¹. J'entrai dans la ville par une nuit obscure, et je descendis à l'hôtel de Turkane Aka, ma sœur aînée. » Pendant quarante-huit jours, caché dans le harem inviolable de la grande dame, Timour guetta le moment; il attendait que sa femme et ses moines eussent achevé, à Bokhara, d'organiser le mouvement clérical, pendant qu'il préparait lui-même la révolution bourgeoise. A la fin, le parti loyaliste se lassa de voir ce proscrit conspirer ouvertement à la barbe du sultan; on menaça de le dénoncer; les bourgeois prirent peur; il partit, avec la noblesse qui l'avait suivi en ville : « Le péril était pressant; je m'évadai, de nuit, avec cinquante cavaliers. » Une armée, envoyée des Marches, approchait à grandes journées. Timour prit résolument son parti, en vrai capitaine d'écorcheurs. Puisqu'il avait manqué l'occasion, il fallait saisir une province, s'y installer, s'y fortifier, puis

ferme la femme de Timour dans une caisse, et la fait jeter à la mer; le héros revient, couvert de gloire; c'est un jour de fête.

Tous avaient appris sa renommée.

... On savait que Temir-Khan était poète et chanteur.

... Sa propre femme nageait sur les flots;

A doux chants, elle s'approcha du trône;

La voyant, Temir-Khan fondit en larmes.

... Les amants se regardaient les yeux dans les yeux;

Lui se leva, pleurant bien fort.

« O ma chérie, je t'avais perdue; à présent, me voici. »

(Radloff, III, traduction, 733, texte, 648.)

Telles romances, après cinq siècles écoulés, bercent encore l'imagination populaire, et nous transmettent la réalité des enthousiasmes, quand Timour, hautain et le sourire aux lèvres, courait, avec deux cents compagnons, se jeter dans la gueule du loup, en Transoxiane, et que la belle Oldjai, la noble princesse sa femme, affrontait l'aventure.

1. Il doit y avoir, dans l'original turc, le mot *kout*, qui signifie, à la fois, puissance et bonheur.

revenir à la charge. Avec son tact de politique, il choisit la proie hors de Transoxiane, pour ne pas fouler ses futurs sujets, et leur épargner les pilleries de ses gentilshommes et de ses routiers. A peine, sur le chemin, prit-on quelques centaines de chevaux à des Turcomans, et on eut le soin de leur en délivrer reçu.

Tous les conjurés réunis, tous les routiers, tous les aventuriers arrivés au rendez-vous, on se jeta bravement en Khorassan, au sud de l'Oxus, puis en Afghanistan, et on empoigna Kandahar, ville et province, sans autre forme de procès.

D'abord, il arrondit son domaine; il lui fallait de l'argent pour payer son train, sa maison, ses routiers; le gouverneur du Seïstan lui offrit de le prendre à sa solde : « Je suis entouré d'ennemis; ils m'ont enlevé sept de mes châteaux. Si vous tirez ma province de leurs mains, je donnerai six mois de paye à vos soudards ¹. » Quand le gouverneur vit son auxiliaire nanti de cinq châteaux sur sept, il prit l'alarme, bien injustement, assure Timour, et changeant d'avis, appela ses anciens ennemis à la rescousse contre ses nouveaux alliés. « En violant sa parole, il me jetait dans un cruel embarras. Je l'affrontai, je lui livrai bataille; dans l'action, une flèche me perça le bras, une autre le pied; à la fin, la victoire me resta. » C'est de ce coup au pied que Timour demeura boiteux, sa vie durant, et garda le surnom de *Aksak* Timour en turc, Timour *Leng*, « le Stropiat », en persan, d'où les Occidentaux ont fait Tamerlan ².

Maître d'une province, sûr désormais d'un point d'appui, Timour revint à son projet, la conquête de la Transoxiane, la libération du sol national. Il raconte qu'il passa deux mois

1. *Teuzukat*, p. 489.

2. Le nom persan nous est arrivé par les Osmanlis, qui prononcent, à peu près, *Temirlin*.

à se soigner en Kermessir, et quelques jours à chasser en Kohistan. C'est pure comédie; cela se voit au développement de sa conspiration; dès les premiers pas, toute la trame, lentement ourdie dans l'ombre, paraît d'un coup au grand jour : « Je montai à cheval suivi de quarante cavaliers seulement, mais tous gentilshommes, fils de gentilshommes ou de princes... » Tout est prêt; les conjurés arrivent, les uns après les autres; c'est Sadik Barlass, avec quinze cavaliers; c'est un capitaine d'écorcheurs, un de ses anciens, Karantchi Batour, qui amène deux cents routiers désertant le parti des Euzbeg; c'est Touklouk Khodja Barlass, et l'oncle de Timour lui-même, Seïf-Ed-Dine Barlass en personne, et un seigneur Djelaïr, qui amènent soixante-dix de leurs gentilshommes; ils mettent pied à terre les premiers, rendent foi et hommage à celui qu'ils reconnaissent désormais pour leur seigneur et prince. Et le bon Timour leur donne l'accolade, leur distribue tout ce qu'il a sur lui; à Touklouk Barlass, son chaperon; à Seïf-Ed-Dine, son ceinturon, « bien précieux par le travail d'orfèvrerie », au Djelaïr, sa cotte d'armes. C'est une allégresse générale. « Nous nous attendrissions ensemble; nous fîmes la prière en commun à l'heure ordinaire... Au camp, je tins audience ouverte et je donnai une fête. » Le lendemain, un routier déserteur qui avait quitté Timour pour tenter la fortune dans l'Inde, *Chir Behram* (Lion Mars), vint tout penaud et l'oreille basse, demander du service : « Je le traitai avec tant de courtoisie qu'il en oublia sa honte. » On ne voit pas en quoi cet Asiatique musulman diffère par l'action, la conduite, les allures, d'un Galéas ou d'un Sforza de Milan, ou de tout autre condottiere italien, ou même de tout autre prince catholique d'Occident voulant fonder un royaume au xv^e siècle. Les sentiments, la morale, la politique sont les mêmes, à cette époque, en terre chrétienne et en pays d'Islam; c'est au

xvi^e siècle, seulement, qu'on les voit se modifier en sens divergents.

Contre Iliaz-Khodja, qui venait de succéder en Transoxiane après la mort de Koutlouk, Timour mène la guerre à la façon dont Bertrand de Claquin ou Richemond la menaient contre les Anglais. En bataillant il négocie, et gouverne avec les mêmes principes, les mêmes règles, les mêmes instruments que notre Charles VII ou un Louis XI beaucoup plus puissant, plus hardi, plus fortuné, ayant moins à ménager, et très batailleur, autant par raison d'État que par tempérament. Il était dur à la manière d'un capitaine d'écorcheurs, mais point cruel comme on l'imagine. Ce sont les récits haineux des vaincus, des humiliés, les Osmanlis, les Persans, les Tatars du Kiptchak, les Arabes, et l'optique trouble du lointain, qui nous l'ont déformé en tyran furieux.

Sincèrement dévot, il s'était trop servi de la religion pour être fanatique ou bigot. Avec des goûts de faste et de représentation, il savait trop bien compter pour fouler ses peuples, et risquer la ruine de son domaine. Raisonnable en beaucoup de choses, fin observateur, il fut par-dessus tout parfait gentilhomme; aucune de ses actions n'a jamais trahi l'outrance d'un parvenu. Il aimait le terroir; il aurait bien voulu mettre dans son marquisat de Kech le centre de l'empire, et faire de Kech sa capitale. Ses peuples firent grise mine au projet; l'Église insinua qu'il y avait matière à remontrances. Il céda galamment, laissa Kech et adopta Samarkande, non sans coquetterie¹.

De 1363 jusqu'à 1369², Timour lutte contre les Djagatrides de Sibérie pour affranchir la Transoxiane, contre les Iraniens du Khorassan pour lui assurer ses limites natio-

1. En se mettant sous la protection d'un saint.

2. Couronnement de Timour à Balkh, le 10 Ramazan 771 (8 avril 1369).

nales, contre les apanagés et les grands vassaux pour lui donner l'unité politique. Rien ne ressemble moins aux grands chocs anonymes à la mongole que cette suite de petites guerres, toutes personnelles. De part et d'autre, tout le monde se connaît; ce sont des guerres à la façon de celles entre Français et Anglo-Bourguignons au xv^e siècle, des guerres de religion, de celles de la Ligue, de la Fronde; beaucoup de bravoure, des habiletés tactiques, et point du tout de stratégie. Personne n'a la conception ou la puissance de ces coups d'assommoir qui mettent l'ennemi hors de cause, comme au temps de Djébé et de Souboutaï; de tels coups, on ne les reverra plus en Asie. L'objectif des entreprises varie sans cesse, et les procédés s'y accommodent; tantôt il s'agit simplement de prendre un château, tantôt de défaire une troupe, tantôt de cantonner dans une province. Nulle vue d'ensemble, avec un plan de destruction. A la première piqure d'amour-propre, les chefs combattent de leur personne.

« Passant l'Oxus, je rencontrai une caravane qui allait de Khorassan au château de Karchi; j'avais mis un espion parmi ces gens-là; j'attendis mon homme au bord de l'eau. Il avait parlé de moi à l'émir Moussa, châtelain de Karchi; il avait dit : Nous avons croisé Timour; il s'en va en Khorassan. Les voilà tous en joie, la nappe mise et à banqueter... Je retourne à marches forcées, avec 243 braves; à un mille du château, je fais préparer les échelles... avec 40 hommes, je vais reconnaître le château; le fossé était plein d'eau; une gouttière le traversait; je donnai mon cheval à tenir; je grimpai par la gouttière, je cherchai la porte à tâtons, j'y frappai du poing; personne ne répondit; ils dormaient. » Là-dessus, Timour retourne, fait passer la gouttière à la file par sa petite troupe; on grimpe par une échelle; un trompette qui est avec la bande sonne au ralliement; les gens d'armes restés en bas se jettent

sur la porte; *Bouka Derviche*, « le Moine Assommeur »¹, l'enfonce à coups de hache, et ville gagnée à messire Timour! C'est une échelade, comme l'eussent exécutée Bertrand, Knolles ou Rodrigue de Villandrando. L'Empereur Inflexible eût été scandalisé de voir un roi grimper de nuit aux gouttières pour enlever une bicoque; décidément, c'est fini, bien fini; les Turcs sont affranchis du vieux génie chinois qui les avait faits si grands; ils ont oublié les Rites; ils sont devenus des Si-Fan, des Barbares du Ponant. Dans le fait, contre toute la haute stratégie Timour avait raison. Il voulait être roi d'une Transoxiane chevaleresque et orthodoxe, et sa manière de mener la guerre était accommodée à son projet; mais ce n'était pas la grande guerre. Sous ce conquérant, la vieille Asie invincible des Turcs et des Mongols désapprit l'art de vaincre.

Trois ans de guerres incessantes avaient chassé les gens des Marches au delà du Syr-Darya; les Djagataïdes ne tenaient plus que le Turkestan et le pays d'Almalik. Pour arriver à ce résultat, Timour avait dû faire bien des concessions. A son beau-frère Hussein, le petit-fils de l'émir Kazgane, il avait dû donner la Transoxiane en apanage, se réservant, à lui, ses fiefs héréditaires de Kech et d'Andkhoï, avec les provinces qu'il avait conquises en Khorassan oriental et en Afghanistan, qui représentaient une propriété personnelle, prise par l'épée. Fort habilement, il ne touchait pas lui-même à Bokhara, à Samarkande, au domaine héréditaire des Djagataïdes; il maintenait ceux-ci, princes légitimes, plaçant simplement à côté d'eux le petit-fils du Faiseur de Rois comme leur lieutenant général, fondé de pouvoir.

En convoitant la Transoxiane, en l'acceptant de Timour, dans sa brutale ambition Hussein faisait un marché de dupe; il se perdait aux yeux des loyalistes, s'il tentait de faire dispa-

1. Chérif Ed-Dine, I, p. 117.

raître le fantôme de roi qui restait son souverain et son suzerain; il était pris entre l'enclume et le marteau, entre Almalik et le domaine de Timour, s'il gardait le sultan djagataïde. Timour le savait si bien qu'il se défiait de son beau-frère avant même qu'il eût essayé d'échapper au collier que lui-même s'était mis au cou, et le compromettait publiquement, par un engagement religieux. « Je n'avais aucune confiance en lui; je le conduisis au tombeau de saint Chems-Ed-Dine; là nous nous jurâmes amitié mutuelle; il déclara qu'il ne romprait jamais ses engagements, il jura trois fois sur le saint livre. Plus tard il s'est parjuré; c'est son parjure qui me l'a livré. » Toutes les apparences du droit étaient du côté de Timour; il le fit bien connaître, la force en main, justifiant sa devise ambiguë : *Rousti Rasti*, « Ma force dans mon droit ». Elle peut signifier également : « Mon droit dans ma force. »

Les grands vassaux avaient eu toutes les exigences, et les chefs militaires, toutes les avidités : sept bannières¹ à Cheikh-Mehemed, et les gouvernements qui en dépendaient, une province à l'insatiable Chir-Behram. « Je les comblais de présents et de largesses; je donnais les gouvernements de provinces à ceux qui voulaient des charges. Mais, pour les tenir entre la crainte et l'espérance, j'adjoignis à chacun d'eux un remplaçant lieutenant. »

Caressés, choyés, gorgés, les grands vassaux se croyaient les maîtres. Timour laissa venir; par ses espions, il les surveillait tous; il n'y avait pas un moine, pas un clerc, depuis l'Amou jusqu'au Syr, qui n'espionnât pour lui. Par ses soudards, il avait des intelligences parmi tous les gens d'armes : « Ma conduite faisait tant d'impression sur les capitaines ennemis qu'ils passaient volontiers de mon côté. »

1. La traduction persane conserve le mot turco-mongol *khochoun* (*khochigoun*, en mongol littéraire), qui signifie « bannière — fief militaire ».

La féodalité avide et indisciplinée qui se groupait autour de Hussein força-t-elle la main à cet imbécile, ou Timour l'amena-t-il lui-même doucement à se donner tous les torts? Il l'avoue presque, mettant au premier plan sa redoutable compagne, sa femme Oldjaï : « Il n'y a pas de vexation qu'il n'ait exercée contre madame sa sœur, ma femme... il ne pensa jamais qu'à ma ruine et me força de travailler à la sienne. » Au fond, pour Timour, Hussein n'était que le porteur des vassaux « qui connaissaient parfaitement leur puissance, et dont chacun voulait se mettre au-dessus de ses pairs... J'avais conquis le Touran, délivré la Transoxiane du brigandage des Euzbeg; cependant, la plupart des chefs de grandes maisons ne reconnaissaient pas mon autorité; chacun se pavanait au milieu de ses vassaux. Même les miens disaient qu'ils avaient tous les mêmes droits au gouvernement, qu'il était juste qu'ils en partageassent l'autorité et les prérogatives. »

Poussé à bout par sa sœur et par les intrigues de son terrible beau-frère, ou tout simplement mené par ses grands vassaux, Hussein rompit le premier. « Il était mon parent; il ne put jamais être mon ami... Il osa envahir sur mes domaines la province de Balkh et Hissar Chahduman... A la fin, je résolus de le réduire avec l'épée. » Cette fois, Timour prenait la féodalité en flagrant délit; il l'écrasa jusqu'à la prosterner à genoux devant lui.

Ouvrément l'Église se déclara. Elle avait excommunié les Euzbeg comme pouvoir anonyme, sans poser de candidature, ni désigner de successeur aux Djagataïdes, ménageant le loyalisme turc; en face de Hussein et des vassaux, elle montra du doigt le sauveur et l'élu, présenta Timour au peuple. Ce fut un moine nakiehbend qui se mit à l'avant-garde avant la levée générale des frocs, en attendant la consultation des légistes, et les décrets des prélats. « Le père

Ali-Chah me dit : O Timour ! le Très-Haut a révélé que s'il y avait deux souverains dans le ciel ou sur la terre, l'ordre de l'univers serait renversé. Les paroles de ce pieux religieux m'affermirent dans ma résolution. Je pris augure dans le saint livre ; je tombai sur ce verset : *Nous l'avons établi Notre Vicaire sur la terre.* D'après ce texte, je fis mes dispositions pour réduire les grands qui prétendaient partager avec moi l'autorité et le pouvoir. »

Cependant, l'ardent Timour, le ferrailleur qui, dans sa dernière bataille contre le sultan Iliaz, avait tout renversé devant lui pour rejoindre le souverain en fuite, et le forcer au périlleux honneur de croiser le sabre avec lui, savait se contenir en face de Hussein et des vassaux. Il les battait, mais avec ménagement, sans daigner les appeler à un de ces duels qu'il aimait tant. Quatre fois Hussein s'était soumis, à grand renfort de serments. Timour prétend qu'à sa dernière trahison, avant de tendre le guet-apens, Hussein lui avait envoyé un Koran sur lequel il avait écrit : « Mon cœur ne s'ouvre plus qu'à l'amitié et à la tendresse fraternelle. » Il joue même l'innocent : « Je le savais musulman ; je me fiaï à sa parole... son projet était de me prendre par trahison ; je n'ignorais pas que je devais me méfier de lui, mais par respect pour le saint livre, j'allai au rendez-vous. »

« *Inanmaguine dostounga — samane tikar postounga.* — Ne te fie pas à ton ami — de paille il bourrera ta peau », dit le sceptique descendant de Timour, le Grand Mogol Bâber. En se rendant si crânement au rendez-vous, Timour avait pris ses précautions ; le guet-apens manqua ; Chir-Behram, passé au service de Hussein qu'il espionnait pour le compte de son maître, dénonça le coup. Hussein, enragé, fit bêtement couper la tête à cet homme de qualité, achevant ainsi d'exaspérer sa noblesse et de la jeter dans les bras de Timour.

L'affaire finit à la gloire des Timouriens, par quelques beaux coups d'épée.

L'empereur, vieilli, se ragaillardit au souvenir de cette galante équipée : « J'écrivis à Hussein ce distique en vers turcs :

Zéphire, dis à cette belle qui a tendu le filet de la tromperie,
Dis-lui : ne vit-on jamais la tromperie tomber sur son auteur? »

Le 10 Ramazan 771 (8 avril 1369), à Balkh¹, Timour fut élevé sur le feutre blanc, proclamé roi de Transoxiane dans les anciennes formes turques, avec l'ancien cérémonial. Hussein s'était rendu à merci, « ne demandant que la vie, pour dorénavant se rendre pèlerin en la Kaaba de la Mecque, et de ses larmes et prières, laver le livre de ses péchés ». Le dévot Timour ne pouvait manquer de déférer à un vœu si pieusement exprimé par son rival repentant ; il lui accorda son congé ; malheureusement, des seigneurs que Hussein avait jadis offensés le guettèrent, le tirèrent d'un donjon où il s'était réfugié et félonnement lui coupèrent la gorge. « Il subit sa destinée », écrit Timour. Comme, après cette exécution, aucun de ceux qui avaient trahi Hussein ne fut inquiété, comme ses gens d'armes, ses capitaines et ses gentilshommes passèrent au service du nouveau maître et qu'il leur fit grande chère, on peut supposer que si Timour ne commanda point le meurtre, il ne désapprouva pas les meurtriers.

Avec sa souplesse de casuiste, Timour en se faisant proclamer à Balkh, qui n'appartenait pas aux sultans de Djagataï, évitait de choquer le formalisme turc. Héritier du Faiseur de Rois, maintenant que Hussein avait disparu, mari de sa petite-fille, il se gardait bien de toucher à l'allégeance envers son souverain légitime de par le Yassak.

1. L'ancienne Bactres.